

Nous visitâmes chaque camp d'Indiens. Les sauvages que nous venions de visiter nous débarquaient au camp voisin. Chez les Clayoquots, nous fûmes forcés de renoncer à ce mode de transport. L'Océan était tellement agité, les vagues étaient soulevées avec une telle furie, que les Indiens n'osèrent mettre un canot à la mer. Pour ne pas perdre de temps, nous fîmes la route à pied jusqu'au camp des Iouclouliets. Nous mîmes à ce trajet trois jours et deux nuits. Il fallut marcher le jour et coucher la nuit sous une pluie battante ; il fallut nous frayer un chemin à travers les broussailles, grimper le long des côtes et sauter de rocher en rocher. Nos provisions étant épuisées, nous fûmes réduits à ramasser quelques moules et à les manger toutes crues. Vers la fin du troisième jour, nous arrivâmes à Iouclouliet. Il était temps. Nos chaussures et nos vêtements étaient en lambeaux, et nous tombions de faim et de fatigue. Nous visitâmes ensuite les Toquats, les Ohyots, les Sichats, les Opitchesats ; puis nous traversâmes à pied l'île de Vancouver, en passant près du sommet d'une montagne de 3,000 pieds d'altitude. Arrivé sur la côte orientale de l'île, un canot nous transporta à Nanaïmo, et, de là, nous parvînmes facilement à Victoria, après une absence de plus de deux mois.

Tel a été notre itinéraire. J'y ajouterai quelques détails sur la réception qui nous fut faite par les Machelats, tribu que nous considérons comme la meilleure de la côte occidentale de notre île.

## II

Les Machelats savaient déjà que nous étions sur la côte. Comme la saison des pluies approchait, toute la tribu, selon un usage immémorial, s'était transportée au pied d'une haute montagne, pour y passer l'hiver. Un bras de mer, de plus de 40 milles de long, met cette montagne en communication avec l'Océan Pacifique. Dès notre arrivée, le chef, qui n'avait point quitté la côte, envoya deux des sau-